

Mariana Enriquez

Un grand sentiment d'angoisse

L'écrivaine et journaliste argentine puise son inspiration dans l'histoire récente de son pays, la dictature et la crise économique, qu'elle a subies dans sa jeunesse. Et qui imprègnent les contes cruels du recueil « Ce que nous avons perdu dans le feu »



On cherche en vain des traces de piercing. La marque d'un tatouage, alors? Non plus. Un trait rageur d'eye-liner noir? Pas même quelques mèches crépées dans la masse ondulée de sa chevelure ébène? Non. Vraiment. Ce jour-là, du moins, rien. Aucun indice. Sous ses apparences bien sages et la timidité première de son accueil, une réserve presque enfantine, se dit-on, Mariana Enriquez cache bien son jeu. Romancière, nouvelliste et journaliste, elle fut une punk délurée dans sa jeunesse, dans l'Argentine des années 1990. Pantalon et pull-over unis, le ton posé, elle est aujourd'hui l'une des auteures les plus en vogue d'Amérique latine.

De ses jeunes années «sauvages», comme elle les appelle, romancées dans un premier livre publié à 21 ans (*Bajar es lo peor*, non traduit), l'écrivaine, née en 1973 à Buenos Aires, a toutefois gardé un trait bien particulier: un goût immodéré pour l'épouvante, le macabre et le gothique, qui fait d'elle une maîtresse du genre en littérature. Son premier livre tra-

« Je voulais creuser une veine qui ait à voir à la fois avec la littérature de ma région et avec les horreurs de l'Amérique latine »

duit en français, *Ce que nous avons perdu dans le feu*, en témoigne. C'est à la visite d'un petit musée des horreurs qu'elle nous convie dans ce recueil de douze nouvelles, écrites entre 2010 et 2014. Ici, on croise des adolescentes qui s'arrachent sans mot dire les ongles et les cheveux, une petite fille amputée d'un bras qui disparaît entre les murs d'une maison abandonnée, un guide touristique étrangement obsédé par un tueur en série de 9 ans ou encore une jeune anorexi-

Parcours

1973 Mariana Enriquez naît à Buenos Aires.

1994 Son premier roman paraît.

1995 Elle entre au quotidien de gauche *Página 12*.

que qui s'amourache d'une tête de mort trouvée dans la rue, au point que toutes deux finissent par s'échanger leurs traits.

Lectrice boulimique, depuis son adolescence, de Stephen King, «fanatique» des sœurs Brontë, de Ray Bradbury autant que d'horror writers au public plus confidentiel (Shirley Jackson, Peter Straub, Robert Aickman, Kelly Link...), la romancière est allée à bonne école. Elle s'est aussi abreuvée des histoires de fantômes racontées par sa grand-mère: une femme originaire d'un Nord-Est argentin, à la frontière du Brésil et du Paraguay, où la religiosité se mêle aux superstitions. Il n'est guère étonnant qu'elle maîtrise à la perfection les codes de l'horreur, avec ses créatures effrayantes, ses basculements à la limite du fantastique, et la fuite en avant du récit dans une dimension d'autant plus épouvantable qu'elle est frappante de réalisme.

Conteuse aguerrie et prolifique (elle a publié huit livres, dont trois romans), Mariana Enriquez a trouvé dans ce genre une façon bien à elle de raconter l'Argentine dans laquelle elle a grandi. «Lorsque j'ai commencé à écrire, à 20 ans, je ne savais pas quoi dire, en tant qu'écrivaine et Latino-Américaine, inscrite dans une tradition littéraire locale forte. Je ne voulais pas non plus copier le modèle anglo-saxon des livres d'horreur. Je voulais creuser une veine qui ait à voir à la fois avec la littérature de ma région et avec les horreurs de l'Amérique latine»,

explique-t-elle. La dictature argentine (1976-1983) et ses séquelles, toujours visibles dans le pays aujourd'hui – la brutalité policière, les inégalités sociales criantes et la nostalgie d'une forme d'autoritarisme d'Etat –, traversent ainsi ses livres, échos aux traumatismes vécus pendant l'enfance.

«Je ne peux pas m'empêcher de l'évoquer, raconte-t-elle. J'ai grandi entourée de ces peurs et, même si mes parents n'étaient pas militants, ils avaient conscience de ce qui se passait dans le pays.» La découverte des atrocités commises à l'abri des regards par la junte militaire se fait brutalement. Après la chute du régime, l'information, jusque-là muselée, se libère sans transition ni garde-fou, à la télévision comme dans la presse écrite. Les nombreux articles de journaux et les interviews faisant état des actes de torture et des disparitions d'opposants seront les premières lectures de la jeune femme, fille unique d'un ingénieur et d'un médecin appartenant à la classe «moyenne-basse» argentine.

Les personnages de *Ce que nous avons perdu dans le feu* sont hantés par des visions, des apparitions et des disparitions: cela n'a vraiment rien d'un hasard. Dans «L'enfant sale», la nouvelle qui ouvre le recueil, la narratrice raconte ainsi la disparition d'un enfant des rues, fils d'une junkie, qu'elle avait un moment pris sous son aile en l'absence de sa mère. S'agit-il du même enfant, retrouvé décapité et atrocement mutilé dans un

parking du quartier, qui fait la «une» des journaux? Dans une autre, «Le patio du voisin», une femme croit devenir folle en apercevant à plusieurs reprises, chez son voisin puis chez elle, une affreuse créature enfantine, nue, attachée par une chaîne, qui s'évanouit dans la nature aussitôt vue. Réalité ou fantasme? «Ma génération – une partie du moins – est marquée par le traumatisme des disparus», rappelle la romancière.

Très marquée par l'histoire de son pays, Mariana Enriquez l'est aussi par les disparités sociales qui le divisent. Elle leur a consacré de nombreux articles dans *Página 12*, le grand quotidien de gauche argentin dont elle codirige aujourd'hui le supplément culturel, «Radar». Nombre de ses nouvelles ont pour cadre les bidonvilles et les quartiers à l'abandon de Buenos Aires, et mettent en scène les parias et déclassés de la société. Une population à laquelle le regard, le sien compris, finit par s'habituer et qu'elle s'applique à décrire au plus près.

C'est qu'elle n'est pas si étrangère à ce monde que cela. Originaire de Lanús, ville industrielle à majorité ouvrière de la banlieue de Buenos Aires, elle a partagé l'immense espoir né du retour à la démocratie, assez vite déçu par la grave crise économique des années 1990. Elle a vu ses parents traverser d'importantes difficultés financières, sous la présidence du néolibéral Carlos Menem (1989-1999), quand d'autres s'enrichissaient. Sa famille l'a mal vécu. Elle en a retiré un grand sentiment d'angoisse; l'idée, comme la plupart des gens de son âge, «qu'il n'y avait pas de futur».

L'envie, aussi, de vivre vite et intensément. Et d'écrire. Ses textes, qu'elle rédige d'une traite – quarante-huit heures au maximum pour le premier jet – après les avoir longuement ruminés, sont des odes à une adolescence débridée à défaut d'être insouciantes. Elle y raconte, de façon très autobiographique, le sexe, la drogue, les virées folles entre copines, les liens «à la vie à la mort», loin des adultes trop préoccupés par leur quotidien immédiat pour penser à leur fixer des limites. «Je suis fascinée par cet âge, avec son intense ébullition et son côté très romantique. Sa proximité avec la mort, aussi», explique l'écrivaine.

Ses portraits de jeunes femmes sadisant sans complexe les garçons, Mariana Enriquez les revendique, et les place sous l'égide d'un féminisme à la Virginie

EXTRAIT

«Au début, je ne compris pas ce que je voyais. C'étaient des objets minuscules, d'un blanc jaunâtre, de forme semi-circulaire. Certains étaient arrondis, d'autres plus pointus. Je ne voulais pas les toucher. – Ce sont des ongles, dit Pablo.

Le bourdonnement était tel qu'il en devenait assourdissant, et je me mis à pleurer. Je me blottis dans les bras de mon frère, mais continuai à regarder. Sur l'étagère au-dessus, il y avait des dents. Des molaires avec du plomb noir au centre, comme celles de mon père, qui se les était fait refaire; des canines, comme celles qui me gênaient quand j'avais commencé à porter un appareil dentaire; des incisives, comme celles de Roxana, la fille qui s'asseyait devant moi à l'école. Au moment où je levai la tête pour tenter de voir le contenu de la troisième étagère, la lumière s'éteignit.»

CE QUE NOUS AVONS PERDU DANS LE FEU, PAGE 89

Terreurs contemporaines

UN ENFANT DE TOXICOMANE à la saleté répugnante disparaît dans un quartier mal famé de Buenos Aires. Une femme au corps affreusement brûlé harangue les passagers du métro de la ville... Tels sont quelques-uns des nombreux «monstres» qui peuplent *Ce que nous avons perdu dans le feu*. Tous, à leur façon, comme El Petiso, un très jeune tueur en série, évoquent «le côté obscur de l'orgueilleuse Argentine (...), un présage du mal à venir».

En douze nouvelles d'un noir féroce, dont plusieurs s'appuient sur des faits divers réels, ce livre d'horreur, mélange d'Edgar Poe et de Stephen King, ressuscite les

peurs d'un pays qui ne s'est pas encore remis de la dictature militaire (1976-1983). A l'opposé du politiquement correct, d'un trait acéré, jouant sur l'oralité du style, Mariana Enriquez exhume les oubliés de l'Histoire et du présent.

Au seuil du fantastique, sans y plonger totalement, ses textes, d'un réalisme redoutable, disent la violence sous le calme apparent de la démocratie. Narrés, pour la plupart d'entre eux, par une voix féminine, ces contes cruels ont en commun l'évocation des corps maltraités et des disparitions inexplicables. Sondant les quartiers déshérités, l'auteur donne à voir, sous une lumière crue,

les atrocités qui s'y déroulent, dans l'indifférence des politiques: drogue, prostitution de mineurs, bavures policières impunies... Elle excelle aussi à peindre, avec un humour caustique, une adolescence libérée de toute contrainte, mais hantée par l'idée de la mort. Un condensé cathartique et puissant des terreurs contemporaines occidentales. ■ A.R.S.

CE QUE NOUS AVONS PERDU DANS LE FEU (*Las cosas que perdimos en el fuego*), de Mariana Enriquez, traduit de l'espagnol (Argentine) par Anne Plantagenet, Le Sous-sol, 240 p., 19 €.